

Deux contes de la Grande Guerre signés Hélène Avril

Pseudonyme de Marguerite de Bergevin, épouse Guillaume (Rouen, 1869-1961)
Extraits du *Journal de Rouen*

Marguerite de Bergevin, nom de plume : « Hélène Avril »

État civil complet :

Marguerite Marie Joséphine Antoinette de Bergevin, née à Saint-André (Eure, arrondissement d'Évreux) le 19 août 1869, décédée à Rouen le 22 décembre 1961.

Fille d'Eugène de Bergevin (receveur de l'enregistrement, né vers 1840, mort à Rouen le 4 janvier 1886) et d'Émilie Joséphine Aubry, d'après l'acte de naissance n° 23 du 20 août 1869 (Archives départementales de l'Eure).

Elle s'était mariée à Rouen, le 7 septembre 1896 (« *sans profession* », elle habitait alors avec sa mère, 56 rue Beauvoisine), avec Eugène Gustave Joseph Guillaume, « *interne en médecine des hôpitaux* », résidant 1 rue de Germont, né le 7 mars 1870 à Paris (VI^e arr.), fils d'André Joseph Guillaume et de Marie Virginie Alexandrine Lemarinel (domiciliés à Beaumont-Hague).

Ci-dessous, deux des contes pour enfants qu'elle a publiés dans le *Journal de Rouen*, dans le premier quart du XX^e siècle : « Cilette a cassé sa tirelire » et « L'Or d'Yvonne », qui donnent à voir de jeunes enfants mis face au malheur – le leur ou celui des autres –, en l'occurrence provoqué par la guerre, en proie à des cas de conscience apparemment trop lourds pour leur âge, qui oscille d'habitude entre insouciance, ignorance et gaîté, mais là, dans ces circonstances, se fait grave et responsable, d'un héroïsme quotidien et personnel, qui en même temps porte haut des valeurs chrétiennes.

Comme un roman de la comtesse de Ségur, sous un jour bien plus dramatique, avec des enjeux moins... frivoles, quoique tout aussi idéalisé.

Sur le contexte de l'époque, à consulter : *Rouen 1914-1918, Georges Dubosc, Colette Yver*, Éditions des Falaises, Rouen, 2014.

Cilette a cassé sa tirelire

— De quel côté Mademoiselle désire-t-elle se promener aujourd'hui ? demande en franchissant le seuil d'un luxueux hôtel moderne, la gouvernante de Cilette.

Fièrement campée dans son petit manteau de fourrure qui laisse à découvert les minces mollets guêtrés de cuir, la tête droite sous le grand feutre qui recouvre presque entièrement ses boucles brunes, Cécile répond :

— Je vais à l'hôpital.

— Mais Mademoiselle a-t-elle la permission de Madame ?

— Non, c'est une surprise que je veux faire à Maman. Ne vous tourmentez pas, Suzanne, je suis sûre qu'elle n'en sera pas fâchée.

Et la voilà déjà trottant sur le boulevard, dans la direction du vaste établissement où elle n'a encore jamais pénétré, mais qu'elle brûle de connaître, parce que sa maman, depuis de longs mois, y passe tout son temps au chevet des soldats blessés.

Ce désir a hanté souvent sa petite cervelle, mais jusqu'à présent elle n'a jamais osé l'exécuter, impressionnée d'avance par les visions douloureuses que font passer dans son imagination quelques bribes de conversations entendues, par hasard, entre sa maman et sa grand'mère. Pourtant ce matin elle a pris cette résolution parce qu'hier, au cours, mademoiselle a dit que tout le monde, désormais, devait s'efforcer de devenir énergique, même les petites filles de huit ans.

Alors, Cilette sera courageuse ; elle ira à l'hôpital, et bien que cela lui fasse très peur, elle demandera à donner une poignée de main à tous les blessés de la salle. Sans démêler très bien pourquoi, il lui semble que ce sera là un acte d'énergie et, qu'à son tour, elle aura fait quelque chose pour la France.

La grande porte est ouverte. Elle entre dans un jardin que les arbres dénudés font bien mélancolique, et déjà son petit cœur se serre. Puis, c'est le péristyle, où un soldat portant un brassard de la Croix-Rouge, l'introduit. Sur des bancs, des hommes causent et rient. Ils portent de larges vêtements foncés qui ne dissimulent qu'à demi des écharpes de toile, ou de volumineux pansements. Quelques-uns ont la tête bandée.

Cilette s'arrête stupéfaite. Des blessés qui s'amusent, qui sont gais ! Voilà bien de quoi la déconcerter.

Elle les regarde curieusement, mais la gouvernante lui prend la main.

— Si mademoiselle veut voir madame, c'est en haut. J'y suis déjà venue, je connais le chemin.

On monte un large escalier, éclairé par d'immenses baies vitrées. Sur le palier, au-dessus d'une porte, on lit : Salle Sainte-Marguerite. C'est celle de la maman de Cilette.

Elle ouvre. Tout de suite elle éprouve une impression inconnue devant la blancheur qui rayonne ici. Les murs sont blancs, garnis de blancs rideaux ; au milieu de la salle, sur des tables aux nappes blanches, sont posées des cuvettes. De chaque côté s'alignent deux rangées de lits, tout blancs, entre lesquels glissent, à pas feutrés, les infirmières des pieds à la tête vêtues de blanc. Sur les costumes, seules, les petites croix font, çà et là, de minuscules taches de sang.

Mais sa maman l'a vue.

— Comment, c'est toi, ma Cilette ! dit-elle en accourant.

— Oui, j'ai voulu voir tes blessés.

Les autres infirmières s'avancent. Maman présente sa fille. Distraitement, Cécile se laisse embrasser. Ses regards ne peuvent se détacher des lits où se dressent des têtes curieuses. Il y a surtout un homme, là-bas, qui semble la dévorer des yeux.

— Maintenant, nous allons faire le tour de la salle, dit maman. Mais je suis sûre que tu n'as pas pensé à leur porter des cigarettes, à mes blessés. Heureusement que j'en ai une petite réserve.

Dans son officine vitrée, elle va chercher une boîte où Cilette puisera pour la distribution, et l'énumération commence :

— Celui-là n'a plus qu'une main, tu vois : un éclat d'obus lui a emporté l'autre. En voilà un qui a bien manqué laisser sa jambe aussi dans les tranchées ; heureusement, on a pu la raccommoder, et dans quelques mois il marchera comme avant la guerre. Ah ! celui-ci, regarde comme il est raisonnable ! Il ne bouge pas dans son lit. Aussi, bien qu'une balle lui ait traversé le corps, il n'est pas survenu de complications, et dans quelques jours, il sera complètement guéri. Tu regardes les jolis chaussons de son voisin ? On les lui a mis pour réchauffer ses pieds gelés.

Cilette passe très grave. À chacun elle donne deux cigarettes et une bonne poignée de main. Elle a la gorge serrée, mais elle ne pleurera pas. D'ailleurs, toutes ces figures rudes, hâlées ou tirées par la souffrance, sourient dès qu'elle approche.

Et cet autre, qu'a-t-il donc ? C'est celui qui regarde tant Cécile depuis qu'elle est entrée. Elle est maintenant près de son lit, et il pleure ! Oui ce sont de grosses larmes qui coulent sur ses joues creuses et vont se perdre dans ses grandes moustaches.

Péniblement, de son unique bras valide, il cherche son mouchoir sous son oreiller.

— Eh bien, mon brave, qu'est-ce qu'il y a donc ! demande maman. Il montre Cécile :

— Ça me fait penser à ma petite ! dit-il.

— Ah ! oui, la belle petite fille dont vous m'avez montré la photographie. Est-elle aussi grande que Cilette ?

— Elle n'a que cinq ans, mais elle est si forte pour son âge !

Et de nouveau, faisant effort, il va chercher sous le traversin un petit paquet soigneusement enveloppé dans un bout de journal.

Il le pose sur le drap. Sachant ce qu'il faut faire, maman le défait avec précaution. Ce sont des photographies : celles d'une femme jeune, à l'air placide, puis une autre, une petite fille, debout, tenant une poupée dans ses bras.

Le blessé la prend, la montre à Cilette :

— C'est ma petite.

Il y a dans son accent quelque chose de fier et de touchant que Cilette a bien senti.

— C'est une jolie petite fille, dit-elle ; comment s'appelle-t-elle ?

— Charlotte, parce qu'elle est née le jour de la Saint-Charles.

— Pourquoi ne vient-elle pas vous voir ?

— Ah ! ma petite demoiselle, vous ne savez pas de quel pays je suis. C'est à plus de trois cents, peut-être quatre cents kilomètres d'ici. Jamais ma femme n'aurait les moyens de faire un pareil voyage !

Et, mélancoliquement, aidé de sa complaisante infirmière, il refait le petit paquet pour le remettre en place...

Cécile achève sa tournée. Son petit cœur est de plus en plus remué. Elle pense maintenant à son papa qu'elle n'a pas vu depuis six mois. Peut-être lui aussi pleure-t-il quelquefois en pensant à Cilette.

En s'en allant, elle embrasse sa maman de toutes ses forces.

À peine rentrée, elle monte en courant dans sa chambre, son joli nid rose, tout ouaté de riens charmants. Elle ouvre le tiroir d'un chiffonnier en miniature et en retire sa tirelire. C'est une belle pomme qu'on dirait véritable, rose et luisante, mais qui semble peser lourd dans sa petite main.

C'est là que, depuis quelques mois, Cécile enferme ses économies : d'abord les petites pièces gagnées avec les billets d'honneur du cours, et puis ce qu'on lui a donné pour sa fête, pour ses étrennes. Son rêve est d'amasser cent francs pour s'acheter un bureau pareil à celui de Françoise. D'après ses calculs, sa fortune n'est pas loin d'atteindre le chiffre désiré. Mais maintenant, le bureau ne lui fait plus envie, non, plus du tout. Ce qu'elle a devant les yeux, c'est le visage énergique où elle a vu rouler des larmes. Son cœur est resté tout gonflé de cette peine qu'elle a comprise et qu'elle voudrait consoler.

Oui, il *faut* que la petite fille du blessé vienne le voir ; elle donnera tout, tout son argent pour cela. Maman écrira, enverra un mandat, là-bas, dans ce pays qui paraît si loin au pauvre homme ; et sa femme arrivera bien vite, avec « la petite ». Cilette ira les chercher à la gare et les conduira elle-même à l'hôpital. Et elle saute de joie à la pensée du bonheur dont elle sera témoin.

Elle attend le soir avec impatience. À peine sa maman est-elle arrivée, que la petite voix claire résonne dans le vestibule :

— Maman ! Maman ! j'ai cassé ma tirelire, il y avait soixante-dix francs dedans. Vite, envoyez-les à la femme du pauvre homme pour qu'elle lui amène sa petite fille.

Maman d'abord ne comprend pas très bien ; mais Cilette l'entraîne dans sa chambre et ne tarde pas à lui expliquer de quoi il s'agit, ce qu'il faut faire...

Tout a été décidé. Après le dîner, maman et grand'mère ont consulté l'indicateur. En additionnant le prix du voyage, très réduit pour les pauvres gens qui viennent voir leurs blessés, et les frais d'hôtel pour un séjour d'une semaine à Rouen, on trouve que les soixante-dix francs de Cilette seront suffisants. Y manquerait-il quelque chose, que grand'mère l'ajouterait de bon cœur, mais sans le dire à sa chère petite-fille, pour ne rien ôter à sa joie.

*
* *

Depuis trois jours la lettre et le mandat sont partis. Une dépêche est parvenue ce matin, disant :
« Nous arriverons à une heure. »

Cécile bout d'impatience. Il faut pourtant qu'elle fasse ses devoirs pour demain, mais elle a beau s'appliquer, tout va de travers ; elle a déjà fait trois pâtés sur sa page d'écriture. Il faut dire qu'elle a bien souvent les yeux sur la pendule.

Midi ! On sert le déjeuner. Cilette a obtenu la permission de se mettre à table la première pour se rendre ensuite à la gare avec Suzanne. Elle est trop contente pour avoir faim, et ne mange que du bout des lèvres. Enfin, on l'habille et elle part, dans un taxi commandé par grand'mère.

Que ce train est long à venir ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé en route ! Ah ! c'est lui, il entre en gare ! Les voyageurs descendent. Oubliant sa retenue habituelle, Cilette grimpe sur un bac et dévisage toutes ces figures inconnues.

— Les voilà ! crie-t-elle tout à coup.

Car elle a bien reconnu la petite fille de la photographie, dans les bras de sa maman. Elle court à elles.

— Venez vite ; on a un taxi, je vais vous conduire tout de suite à l'hôpital.

La pauvre femme, timide et tremblante, s'adresse à Suzanne :

— C'est-il que mon mari serait plus malade ?... Ne va-t-il point guérir ?

— Oh ! si, répond Cilette, il guérira, c'est très, très sûr. Il va déjà bien mieux. Mais c'est parce qu'il pleurait que j'ai voulu que sa petite fille vienne. C'est lui qui va être content !

En taxi, le trajet est vite fait. On est déjà rendu. Cilette, triomphante, guide les visiteuses. Elle entraîne la petite Charlotte qui commence à babiller ; mais la maman, accrochée à la rampe, dit qu'elle a « les jambes coupées », tant l'émotion de revoir son mari blessé la saisit.

Cilette ne l'attend pas ; tenant Charlotte par la main, elle se précipite dans la salle ; son ami sommeille, il ne la voit pas venir. Mais la petite l'a reconnu ; elle est près du lit, elle crie :

— Papa ! Papa !

Alors il ouvre les yeux, se redresse :

— C'est-il que je rêve ! murmure-t-il.

Mais non, c'est bien sa « petite » qui lui tend les bras, qui grimpe sur son lit, qui l'embrasse... et c'est sa femme aussi, là-bas !...

Cilette trépigne de joie. Jamais elle n'a rien senti de pareil.

Cependant, les premiers moments d'effusion passés, le blessé s'informe. Il veut savoir comment lui vient tout ce bonheur. La maman de Cilette explique. Alors, sans rien dire, les yeux brillants, il fait signe à Cécile.

Elle comprend : les bras ouverts, elle se précipite...

Au retour, elle entend, dans les arbres du boulevard, des oiseaux qui gazouillent, égayés par un rayon de soleil qui sent le printemps.

Sur sa joue, Cilette a encore la sensation des rudes moustaches... Et toute sa petite âme, où rayonne une lumière nouvelle, vibre et chante, alerte, avec les oiseaux.

*
* *

L'Or d'Yvonne

C'était l'année d'avant la guerre, en ce temps lointain où les petites filles pouvaient rire et babiller à l'aise, sans qu'un brusque serrement de cœur, une vision angoissante vinssent, comme aujourd'hui, figer sur leurs lèvres les plaisanteries futiles et les éclats de gaieté.

En ce temps-là, Yvonne avait douze ans. Elle allait encore à l'école ; elle s'y montrait appliquée et docile, et ses maîtresses l'aimaient. Chaque semaine, elle rapportait à ses parents un carnet où ne figuraient que de bonnes notes, et, le plus souvent, elle était première aux compositions.

Son papa en raffolait. Le dimanche, laissant à sa femme la garde de la petite boutique d'épicerie qu'ils tenaient dans un des hauts quartiers de la ville, il faisait habiller sa fille de sa belle robe blanche à broderies, où elle paraissait si fine, et la promenait à travers les rues les plus fréquentées. En été, ils allaient écouter la musique militaire à Solférino ou au Jardin des Plantes ; le papa prenait une chaise pour la petite, une autre pour lui, s'asseyant un peu en arrière d'elle pour mieux contempler le joli profil rosé qu'ombrait la grande « charlotte » ajourée, et les boucles brunes qui dansaient à la moindre flexion du cou.

Son bavardage enfantin l'amusait plus que tout au monde. Elle parlait sans cesse, de mille riens, de ses petites amies de l'école, du chat de la voisine, des toilettes des passants. Et son petit rire innocent sonnait clair et souvent entre ses mignonnes quenottes...

Cette année-là, Yvonne eut le prix d'honneur et son certificat d'études. Quand elle sortit du Cirque, où avait eu lieu la distribution des prix, son père dut prendre une partie des volumes qui lui avaient été décernés, et dont la charge était trop lourde pour les petites mains toutes menues sous les mitaines transparentes.

Il triomphait, le cher Papa, en ramenant son Yvonne. À chaque personne de connaissance qui passait – et ils en rencontrèrent beaucoup sur le parcours – il lançait un regard qui en disait long sur la science et le mérite de la fillette.

Le soir, il y eut un grand dîner où vinrent les grands-parents, un oncle, une tante, des cousins. Au dessert, pour bien témoigner à Yvonne tout son contentement et la récompenser de ses studieux efforts, son papa déposa sur son assiette un petit paquet soigneusement ficelé. Il renfermait un gentil portemonnaie. Yvonne l'ouvrit, et fut tout éblouie devant sa fortune : deux belles pièces d'or, brillantes comme si elles n'avaient encore jamais servi, deux belles pièces de vingt francs !

Quels sauts de joie ! Quelles effusions ! Le papa en suffoquait.

Bien sagement, le soir, quand elle fut remontée dans sa chambre, elle rangea les deux pièces sur un lit d'ouate, au fond d'un mignon coffret de laque, et mit le portemonnaie avec sa toilette des dimanches.

*

* *

Il y a presque trois ans de cela : Yvonne approche de ses quinze ans. Plus de boucles brunes sur son cou, mais un chignon roulé qui lui donne l'air d'une petite femme. Sa bouche ne s'est pas tout à fait déshabituée de sourire ; seulement le sourire d'aujourd'hui a quelque chose de grave et de mélancolique.

Enfin, la robe qu'elle porte maintenant est noire ; et si on observe la fillette, tandis qu'elle s'active dans la boutique pour aider sa mère à servir les clients, on la voit souvent lancer un regard furtif dans la petite salle à manger dont la porte vitrée s'ouvre derrière le comptoir.

Son regard va là-bas, au panneau du fond, où est accrochée une grande photographie : c'est celle de son papa, en « Poilu » avec son casque et son bon sourire. Au-dessous, une croix de guerre est suspendue par un ruban de crêpe.

C'est en Champagne qu'il a été tué. Yvonne se souviendra toujours du matin où un employé de la mairie est venu apporter la terrifiante nouvelle. Comme elle a pleuré, alors, sur son propre chagrin et sur celui de sa pauvre maman qui la bouleversait !

Cependant, elle a compris confusément que ce ne serait pas bien de s'abîmer dans la tristesse, de ne pas supporter courageusement son malheur. Elle a vu, autour d'elle, bien des petites filles qui, comme elle, ont perdu leur papa ; bien des femmes dont les maris ne reviendront jamais. Cette communauté dans la douleur sans la consoler, la soutient. Enfin, il lui semble que, si elle se montre vaillante, son papa continuera à être fier d'elle, comme autrefois.

Alors, elle a secoué sa tristesse ; elle a essayé de remonter sa maman et elle y a réussi. Et, dans le quartier, tout le monde admire l'attitude de la petite Yvonne.

Seulement, si elle est très brave devant sa mère, et quand les clients sont là, elle a parfois, dans la solitude de sa petite chambre, des moments où son pauvre cœur lui fait bien mal.

Alors, elle ouvre la petite cassette où dorment les louis d'or de son certificat d'études. Par-dessus, elle a déposé les lettres qu'elle a reçues de son papa pendant qu'il était au front : trois lettres. La première date du jour de l'an 1915 ; l'autre de Pâques de la même année ; la troisième, il la lui a écrite la veille de sa mort ; elle l'a reçue deux jours avant d'apprendre qu'il n'était plus. Elle est contente de penser que la dernière lettre écrite par son papa a été pour elle.

Sa maman en a bien plus que cela : deux grandes boîtes ! Mais Yvonne n'en est pas jalouse de sa pauvre maman ; d'abord, les lettres que papa lui adressait, la plupart du temps, étaient pour elles deux, et puis, il y a tant de bonnes choses dans ces trois lettres pour elle toute seule !

Et elle les relit. Elle y retrouve toute la tendresse de son cher papa, toute sa jovialité aussi ; avec quelque chose de plus qu'elle ne saurait analyser, mais qui lui met au cœur plus de respect, comme de l'admiration pour ce cher papa un peu différent de celui qu'elle a connu, et qu'elle aimait déjà tant. Elle n'aurait jamais cru qu'il aurait su mettre dans ses lettres de si belles choses ; car elle sent confusément, sous la simplicité des phrases, une grandeur qui l'émeut.

Et de cet héroïsme inconscient, elle s'imprègne à son insu. Elle aurait honte, désormais, de se montrer faible, lâche devant un devoir à accomplir. Et c'est pourquoi, depuis quelques jours, elle est tenaillée par un remords qui ne lui laisse guère de repos. Elle a entendu dire que tous ceux qui

avaient de l'or devaient le porter à la banque, le donner à l'État pour contribuer à la défense du pays ; elle ne comprend pas très bien comment cela peut servir, mais les journaux l'ont dit. Elle connaît beaucoup de personnes qui, depuis longtemps déjà, ont donné tout l'or qu'elles possédaient. Elle sent qu'elle aussi devrait donner ses deux belles pièces de vingt francs. Cependant, c'est si dur de se séparer de ces deux chers louis qu'elle considère comme des reliques !

Ce soir, elle les regarde avec plus d'émotion que jamais ; ils brillent d'un si doux éclat dans la demi-obscurité de la chambre ! Ils lui rappellent tant de si bonnes choses de ce cher papa dont elle était toute la fierté !

Mais aussi, les lettres sont là, et elles disent : « il faut faire son devoir ; rien n'est meilleur que d'obéir à sa conscience. »

Oh ! si son papa pouvait lui parler, sans aucun doute, il dirait à Yvonne : « Donne vite ton or puisque c'est pour la France. »

C'est vrai, elle n'avait pas encore pensé à cet ordre qu'il lui donnerait sûrement.

Alors, un grand élan la soulève au-dessus d'elle-même, et elle se dit : « Demain, je porterais mes deux louis à la Recette... »

Le sacrifice est fait : Yvonne a reçu le diplôme attestant qu'elle a donné son or au pays. Elle a donné bien plus, car à cet or était attaché un peu de son cœur.

Et maintenant, à côté de la croix de guerre enrubannée de crêpe, on a accroché le petit diplôme encadré auquel le cher papa semble sourire.